



Voyez, Isabelle, il a laissé les marques de sa présence. — Page 262.

Il y avait autour d'elle un charme d'une douceur ineffable, une auréole d'innocence qui fascinait encore plus que la splendeur de sa beauté. Elle tenait les yeux baissés et ses cils noirs tombaient adorablement sur ses joues.

La cérémonie était double, Richard était protestant, et Isabelle catholique romaine.

Un prêtre de l'Église d'Angleterre les unit donc d'abord, par licence spéciale, à la résidence du grand-duc.

On se rendit ensuite en voiture à la chapelle catholique de Hammersmith, où le jeune couple fut uni de nouveau selon le rite romain.

Les espérances les plus exaltées de Richard étaient accomplies..... Il pouvait jeter un voile sur le passé. En regardant en arrière sur la première période de ses relations avec Isabelle, il se souvenait combien ridicules et presque insignifiantes avaient été les chances que son amour pût finir autrement que par une désillusion complète. Et ensuite, en suivant tous les incidents qui avaient graduellement effacé les difficultés qui s'étaient élevées sur sa route jusqu'à l'heureux moment où il s'était agenouillé avec elle au pied de l'autel, il se perdait d'étonnement et d'admiration devant les voies incompréhensibles de cette Providence qui avait conduit à une fin heureuse une aspiration qui d'abord avait toute l'apparence d'un rêve.

Après la cérémonie religieuse, un splendide repas fut servi à la résidence du grand-duc, et s'il y eut en cette occasion une ombre de tristesse répandue sur le visage de ceux qui étaient présents, ce fut sur celui d'Isabelle et ceux de ses parents, à l'idée d'une prochaine séparation.

Le déjeuner se termina et Isabelle se

retira avec sa mère et ses demoiselles d'honneur pour se préparer au départ.

Le grand-duc saisit cette occasion pour mettre un paquet entre les mains de notre héros.

Quelques minutes se passent, Isabelle revient; on se dit adieu et le marié conduit sa charmante épouse à la voiture.

M. Monroë, Ellen et Catherine, suivent dans une seconde voiture.

Il était quatre heures de l'après-midi, quand Richard et sa femme descendirent à la porte de sa maison, car Markham Place devenait la résidence du prince et de la princesse de Montoni.

Nous essayerions en vain de dépeindre la joie du vieux sommelier, quand il vit son maître amener cette belle et jeune fiancée.

Il était onze heures ce même soir-là, quand Ellen sortit avec précaution par une porte de derrière de la maison.

Elle traversa rapidement le jardin, la grille, et gagna le coteau au sommet duquel étaient plantés les deux arbres.

Un homme était assis sur le banc.

Elle s'approcha de lui, passa son bras autour de son cou et l'embrassa avec une tendresse qui parut le surprendre.

Elle s'assit à côté de lui; il l'attira dans ses bras, et l'embrassa presque affectueusement.

— Vous n'êtes pas heureux, dit Ellen d'une voix inquiète et plaintive; j'ai vu cela par le contenu de la lettre que Marianne m'a donnée tout à l'heure, et vos manières me confirment dans cette opinion.

— Je ne sais pas comment cela se fait, répliqua Greenwood sans répondre directement à sa question, mais vous ne m'avez jamais été si chère que ce soir, Ellen.

— Et vous suis-je chère maintenant? demanda-t-elle en tremblant de joie.

— Oui, vous l'êtes s'écria Greenwood en parlant néanmoins d'une manière qui semblait indiquer qu'il céda à un sentiment de faiblesse dont il n'était plus maître, mais dont il avait honte, vous m'êtes chère, car il me semble que mon cœur a besoin d'aimer quelque chose et que moi j'ai besoin d'être aimé de quelqu'un.

— Et ne vous aimé-je pas? dit Ellen. Oh! il fut un temps où je ne pensais pas pouvoir vous aimer; quand je ne voulais voir en vous qu'un mari, parce que vous étiez le père de mon enfant, mais depuis que nous sommes unis devant Dieu, j'ai appris à vous aimer et je vous aime. Je vous aime malgré tout ce qui s'est passé.

— Vous êtes bonne, Ellen, dit Greenwood dont les yeux se mouillèrent de larmes, mais il les essuya aussitôt en s'écriant: Je ne suis plus moi; quelles sont les causes de ces émotions qui m'ont été inconnues jusqu'ici? Est-ce que je désire cette douce vie domestique que je vais goûter? ou bien est-ce que je suis fatigué de ce monde faux et sans cœur?

— Hélas! dit Ellen les yeux remplis de larmes, le monde est-il réellement faux et sans cœur, ou bien n'avez-vous vécu que dans une sphère qui a cette apparence? Voyez là-bas continua-t-elle en montrant la maison, là, il n'y a pas de mensonge, pas de manque de cœur, et pourquoi? Parce que celui qui gouverne dans cette demeure a encouragé toutes les douces sympathies qui rendent la vie agréable, toutes les aménités qui inspirent une confiance mutuelle entre les personnes qui vivent ensemble. La sphère qu'il a choisie est purifiée par ses propres vertus; la lumière de sa bonté se reflète dans les cœurs